

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

SOMMAIRE

Moisil et Brătescu : Archives de la Dobrogea.—Alfaric ; Manichéisme.—Bulletin roumain de géographie.—Gaigalat : Lithuanie.—Véchapéli : Géorgie.—Morgan : Arménie.—Pelivan : Bessarabie.—Skopianski : Bulgares.—Fantoli : Roumanie.—Ursu : Guerre roumaine.—Pittard : Roumanie.—Nicolau : Roumanie.—Condurachi : Droit roumain.—Lybyer : Evliya, Constantinople, Routes d'Orient.—Papahagi : Roumains d'Albanie.—Gordon : Balcans.—Tului : Aroumains.—Cřobanu : Bessarabie.

C. Moisil et C. Brătescu, *Arhiva Dobrogei*, vol. II (1919), Bucarest 1920.

Ce riche recueil d'études concernant la Dobrogea contient les contributions suivantes.

1. Dans l'article « Joseph Moesiodax, géographe de Cernavoda » par N. Iorga, il est question de ce moine de la seconde moitié du XVIII^e siècle qui fonctionna quelques temps comme directeur de l'école grecque de Bucarest, plus tard comme précepteur des fils du prince Alexandre Hypsilantis et dont une « Théorie de la Géographie », en grec, fut publiée à Vienne en 1781. Joseph fut le professeur du célèbre Rhigas, qui, dans la carte annexée à sa version grecque des « Voyages du jeune Anacharsis », ne manque pas de noter que Cernavoda, dans la Dobrogea, est la patrie de cet érudit. Il ressort même que cette carte, différente sur certains points de celle qui fut donnée par le même Rhigas à une époque ultérieure, est due au « Mésiodace ».

Or, en cherchant le sens de ce terme archéologique dans les écrivains grecs de cette époque, on obtient la conviction que « Mésiodace » signifie Roumain de Valachie. Il faut donc rattacher à cette race le plus distingué des géographes écrivant en grec vers la fin du XVIII^e siècle.

2. Dans son étude sur la propagande bulgare dans la Dobrogea, M. J. N. Roman énumère les assertions bulgares tendant à faire rattacher la Dobrogea à la Bulgarie.

3. En recueillant minutieusement les témoignages du XIII^e siècle concernant les Valaques et la Valachie balcaniques, M. C. Brătescu montre encore une fois qu'ils sont bien distincts

de la race et de la patrie bulgares. Mais l'auteur se méprend lorsqu'il interprète comme une vraie «Valachie Blanche» une simple glosse à la chronique de Villehardouin, glosse que Hopf lui aussi avait prise au sérieux, fixant cette province «entre les Balcans et le Dánube». M. Brătescu croit avoir découvert même une nombreuse population s'occupant de travaux agricoles et capable d'accomplir une importante œuvre historique.

4. Du même, un recueil de poésies populaires rassemblées dans la Dobrogea («arpus» c'est «harbuz», melon). Il y est fait mention — ce qui renvoie à une époque très éloignée — des combats entre Turcs et «Francs», nom sous lequel il faut entendre nécessairement les Génois du littoral. Les chansons qui mentionnent les marins (p. 34) prouvent bien qu'elles n'ont pas été importées d'ailleurs sur cette terre, qui avait donc une population roumaine constante, non seulement à l'intérieur, mais aussi sur le rivage maritime (car il ne s'agit pas du Danube lorsque le poète populaire parle du «vaisseau noir et calfeutré, battu par les ondes, jeté contre le rivage»); à mentionner aussi la douane dont il est question dans la même pièce. Telle autre parle du «gué en face de l'échelle de Brăila» (p. 34): «*dălbinaș*, le pays d'autre côté» („d'aia parte“) c'est, avec un *d* préposé, *albinaș*, *arbănaș* (l'Albanie). On ne peut penser qu'à une province turque lorsqu'on voit paraître le «grand portier» venant de la «Porte», fût-ce même pour une affaire de mariage (p. 35). Les marchands se présentent dans ces chants à côté des boyars dans les grandes danses de cérémonie (p. 36). Une fois on rencontre le cyprès, inconnu aux Roumains en deçà du Danube (p. 37). «L'esprit de la Mer Noire» est invoqué même (p. 44). Les chants qui mentionnent les princes distributeurs de propriétés ou ceux qui parlent de parties de chasse du côté de Bârlad viennent cependant de cet autre territoire (pp. 37, 41).

5. C'est encore M. C. Brătescu qui étudie la propriété rurale dans la Dobrogea. Il analyse ensuite les résultats obtenus par le recensement dû aux Allemands pendant l'occupation de la province.

Du premier travail nous retiendrons ces chiffres (p. 55): «Les Roumains seuls avaient (avant la guerre) 172.104 hectares en propriété moyenne, toutes les autres nationalités ensemble 66.956 hectares ou 28 ‰, et les Bulgares 36.544 hectares, c'est-à-dire

15 %.* Répondant à M. Ét. Romanski, qui, dans un opuscule récent (*Die Dobrudscha*, Sofia 1918), écrivait que la Dobrogea-du-Nord comptait après l'occupation à peine 40.000 Roumains, il constate, d'après les chiffres donnés par les occupants eux-mêmes, dans la seule zone des étapes allemandes en 1917, 87.990 habitants de cette nation (p. 63, note 1).

6. M. N. Cartojan présente l'«Abécédaire turc-roumain» publié en 1874 à Roustschouk par l'instituteur de l'école roumaine de Silistrie, Constantin Petrescu.

7. M. C. Bratescu s'occupe aussi du folklore bulgare dans la Dobrogea, d'après un travail de M. Arnaoudov. Les chants célèbrent surtout des haïdoucs, des brigands plus ou moins politiques. La poésie lyrique est créée, comme en Italie, par les femmes, et non par les hommes. Quelques ballades présentent des superstitions et des légendes communes à toutes les nations balcaniques. Il y a même tel morceau touchant la peste qui ravagea la Valachie au commencement du siècle passé. La valeur esthétique de ces produits littéraires est généralement très faible.

8. M. J. Stoenescu-Dunăre, ingénieur, étudie «l'importance de la Dobrogea dans l'économie nationale».

9. La bataille de Varna (1444) est examinée dans ses moindres détails par M. C. Bratescu pour faire voir d'après les sources la situation dans laquelle se trouvaient ces régions vers le milieu du XV^e siècle. Il aurait fallu cependant s'appuyer surtout sur le rapport contemporain, d'André del Palagio. L'auteur ajoute des considérations diverses relatives à l'élément roumain dans ces régions (principautés roumaines sur le Danube au XI^e siècle — celles de Tutul, etc. —, évêché de Vicina, châteaux du Patriarche byzantin sur le Bas-Danube, histoire de Dobrotitsch et de son fils Ivanko, succession de Mircea l'Ancien, prince de Valachie; il est question aussi des Gagaouzes, qui seraient des Coumans mêlés à des Roumains).

10. M. C. Bratescu énumère les abus et les crimes commis dans la Dobrogea par les occupants: les Allemands dénoncent couramment les Bulgares pour leurs larcins.

11. M. Goran I. Cialicoff donne une traduction du récit de voyage du célèbre Eviya-Tschélébi, en ce qui concerne ces parages.

12. Les atrocités commises par les Bulgares, les Turcs et les Allemands dans le district du Tulcea, de 1916 à 1918, forment le sujet d'un article émouvant, par le colonel Ionescu-Dobrogeanu, qui emploie des rapports officiels. Des villages entiers, comme Casimcea, ont été brûlés. Les femmes ont été attelées aux charrues le jour même de Pâques; on leur faisait aussi traîner les voitures. Les viols ont été sans nombre: on cite des femmes de soixante-dix ans et des enfants de onze. Pour tirer l'or des dents d'un riche paysan, on lui a coupé tout bonnement la mâchoire.

13. Une longue étude, fortement documentée, est due à M. Arbore: il est question de l'établissement des Tatars et des Turcs dans la Dobrogea. Les renseignements donnés par Hammer sur des colonies datant du XIII^e siècle sont suspects. Beaucoup de statistiques récentes.

14. MM. C. Lăzărescu et C. Bratescu interprètent deux Périples de la Mer Noire (celui d'Arrien et un Périples anonyme), qu'ils traduisent.

15. Un récit de guerre (témoignage d'un villageois) termine le volume.

* * *

Prosper Altaric, *Les écritures manichéennes (I, Vue générale, II Étude analytique; L'évolution intellectuelle de Saint-Augustin, I, Dumanichisme au néo-platonisme)*, Paris, Nourry, 1918.

Le paulicianisme arménien, transplanté à Philippopolis, trouva des disciples bulgares, qui en firent leur „bogomilisme“, destiné à une large extension, à travers la Bosnie, vers l'Occident italien et français, et, au-delà du Danube, dans les pays roumains de la Valachie et de la Transylvanie. Les origines de cette doctrine chrétienne, dont le fondateur fut Paul de Samosate, fils de Callinique, avec son frère, Jean, ont été cherchées toujours dans le manichéisme, dont il ne se détacha qu'à un certain moment de son évolution et sous la pression des persécuteurs.

Aussi toute étude sur le manichéisme lui-même, dès ses origines gnostiques, offre-t-elle un intérêt spécial pour ceux qui s'occupent de la vie spirituelle de l'ancien Empire byzantin et des provinces qui lui appartenaient dans les Balkans. Au-

aujourd'hui les recherches sur ce sujet ont gagné un charme de nouveauté par les découvertes concernant le manichéisme turcoman-ouïgour et chinois dues aux trouvailles de manuscrits — quelques dizaines de mille — faites à Tourfan et à Touenhouang.

M. Prosper Alfaric donne, dans de chapitres d'une lucidité parfaite et d'un commode arrangement méthodique, la description des „Écritures manichéennes“ sous tous les rapports : leur distribution, leur état actuel de conservation et leur contenu. Puis, dans le grand ouvrage sur Augustin dont il entend prouver et élucider les différentes phases de développement dogmatique que les *Confessions* cherchent à masquer et la théologie officielle confondrait volontiers dans une seule et même unité de foi catholique, il présente les rapports de l'infatigable penseur avec cette doctrine de Mani, qu'il ne quitta que pour la combattre avec l'acharnement propre à son naturel violent et agressif, comme illogique et contraire à la science.

De tous ces faits nouveaux et de leur interprétation subtile il ressort que, à un certain moment, l'évolution de la société antique, la civilisation alexandrine et la domination romaine, avec tout ce que les deux purent donner à l'unification des formes de la vie et de la pensée dans l'humanité cultivée, amenèrent la création de nouveaux systèmes philosophiques et religieux, dans la physionomie complète desquels on peut reconnaître l'apport séparé de toutes ces civilisations pendant si longtemps séparées.

L'Hellade, l'Inde, l'Égypte, la Chaldée, la Perse, la Judée eurent chacune leur part dans ces nouvelles croyances. Dans le néoplatonisme d'Alexandrie ce fut la première qui donna la base pour un système où la tradition égyptienne et les influences indiennes sont si facilement reconnaissables. Dans le christianisme le point de départ fut le „Livre“ officiel des Juifs, et peut-être aussi des éléments religieux qui vivaient seulement dans l'âme populaire hébraïque (cf. Alfaric, *Écritures manichéennes*, II, p. 154) : littérature de Seth, de Noé. Quant au manichéisme, ce fut la Perse qui joua le rôle créateur, l'Iranien Mani ayant trouvé le moyen, par le charme d'un style simple et par son grand talent d'illustrateur, de mettre ensemble dans un corps de doctrine, où tout paraissait expliqué au niveau de l'intelligence des masses,

mais aussi selon les besoins de l'imagination exaltée des Asiatiques, le fonds religieux de la loi de Zoroastre avec des infiltrations bouddhiques et des emprunts faits aux livres sacrés des chrétiens, sans oublier ce qui dans la pensée païenne pourrait agrémenter le bizarre recueil de grossières superstitions et de traditions millénaires.

Vaincu dans une lutte qui dura plusieurs siècles, le manichéisme emporta dans sa catastrophe les ouvrages mêmes, théologiques, philosophiques, historiques et liturgiques, qu'il avait produits ou dont il s'était inspiré, et que les milliers de croyants avaient considérés comme donnant la clef de tous les mystères de l'existence et de la divinité. On n'a plus que les grands livres de Mani, l'Évangile de Judas, l'Ascension d'Ésaïe et de St. Paul, l'Apocalypse d'Adam et d'Abraham, l'Évangile de la Perfection, celui de Philippe et celui de Thomas, celui de la Vérité, celui d'Ève, la Révélation d'Élie, les Livres d'Énoch, les Odes de Salomon, les Psaumes de l'hérésie. C'est sans doute une perte pour tous ceux qui, poursuivant les phases de la pensée humaine, aimeraient s'arrêter, non pas seulement aux monuments vénérés par les puissances du monde, mais aussi aux créations spontanées de l'esprit des peuples abandonnés à lui-même. Il y a du folk-lore dans ces „évangiles“, ces „principes“, ces „mystères“ et ces „révélation“ et, — on ne l'observe pas assez, — une grande partie du folk-lore actuel, surtout en Orient, contient des débris de ces religions honnies et détruites, de même que dans cet Orient assez souvent la rude construction d'une maison de campagne présente entre ses moëllons les inscriptions des temples consacrés aux dieux qui ont régné.

En relation avec le but que poursuit cette revue nous signalerons aussi qu'un Scythianus, „Sarrasin“ d'origine et de patrie syrienne, figure parmi les précurseurs de Mani et qu'un Addas disciple de l'„apôtre“; prêcha en Scythie (II, p. 61; cf. pp. 79, 96 et suiv.). Ce serait le même qu'Ato et qu'Adimant, un des défenseurs du manichéisme. La légende du Boudha, adoptée par les Manichéens, prit ce chemin pour devenir, à partir d'un original en langue pehlvi, le roman, populaire dans l'Orient byzantin, slave et roumain, de Joasaph (Boudasaf, Ioudasaf) et Barlaam (Bilanhar).

N. I.

* * *

Buletinul societății regale române de geografie, XXXVII.

Ce volume de presque 700 pages contient, en relation avec le but de notre publication, les articles suivants.

1. La vallée du Carasou (dans la Dobrogea), par le lieutenant-colonel M. Ionescu-Dobrogeanu: description étendue, avec des considérations historiques et une carte.

2. Une «étude de géographie critique» par M. G. Vâlsan, sur «le passage du Danube par les Portes-de fer». L'auteur rejette l'opinion de M. Cvijic concernant l'origine géologique du canal. «Le Danube», d'après les conclusions de M. Vâlsan, «entrant dans la dépression gète, y a trouvé une vallée assez profondément creusée, qu'il a suivie et ultérieurement élargie et approfondie» (p. 149). L'auteur signale le grand rôle du canal collecteur du Jiu, l'âge de «l'intrusion» du Danube correspondant au «vieux quaternaire ou, tout au plus, à la fin du levantin».

3. Un article de M. Eugène Pittard, reproduit d'après la «Revue générale des sciences pures et appliquées» (XXV, année 1913), sur „les peuples de la péninsule des Balkans“, au point de vue anthropologique.

L'auteur constate la diversité des types dans la péninsule. La Bosnie-Herzégovine présente des exemplaires dont la taille n'est dépassée que par celle des Écossais, des brachycéphales très accentués. Ce sont des Illyriens bruns, comme la plupart des riverains de l'Adriatique. Le Monténégro est habité par la même race.

Les Serbes, plus petits, sont souvent dolichocéphales et mésorrhiniens. La plupart ont les cheveux noirs. Ils se distinguent nettement des Croates, des Russes aussi, d'une taille encore moindre, sauf les «descendants des Varègues scandinaves».

Sous-brachycéphales, les Roumains n'ont pas tous le même aspect. Le mélange des races est évident. M. Pittard s'abstient de toute considération concernant les origines.

Quant aux Bulgares, il y a certainement deux types. L'auteur insiste énergiquement sur le manque d'unité scientifique de ce qu'on appelle, plutôt gratuitement, la race.

La taille des Albanais, inférieure à celle des Bosniaques et Herzégoviens, est de beaucoup supérieure à celle des Grecs. Ce sont aussi des brachycéphales.

Les Turcs, grâce à leurs liaisons de famille avec toutes les

nations balcaniques, n'ont presque rien de commun entre eux.

En ce qui concerne, enfin, les Grecs, ils n'offrent pas, «une race pure» non plus. Ils sont «un assemblage multiforme, maintenu par des liens sociaux, politiques, historiques et religieux». Il y a beaucoup de sang venant des «barbares».

4. M. Jean C. Băcilă étudie la progression des frontières de la principauté moldave : ce n'est qu'un bref résumé, sans originalité (les cartes sont intéressantes).

5. Dans son article sur «le nombre des Roumains dans l'ancien royaume de Hongrie», M. Léonidas Colescu expose la raison pour laquelle les statistiques hongroises pouvaient diminuer d'une manière si sensible le nombre des habitants roumains du royaume : on demandait aux paysans, non pas quelle est leur langue maternelle, mais bien la langue qu'ils parlent de préférence. En employant des méthodes plus équitables, M. Colescu arrive à ces résultats : D'après les statistiques, 1.472.021 Roumains en Transylvanie (en regard de 380.815 Magyars, 537.402 Szekler, 234.085 Saxons et 54.644 autres nationalités, en 1910), 592.049 dans le Banat (37,4%), 654.281 dans le pays des Criș (sur 1.316.081 habitants), 213.863 dans le Marmaros (27,8%). En total, 2.932.214 Roumains.

D'après les statistiques rectifiées : en Transylvanie 1.540.088 Roumains, dans le Banat 615.336 (38,9% de la population totale ; Hongrois 12,5% ; Allemands 24,5% : Serbes 18%). Dans le pays des Criș 690.204 (52,4% ; Magyars 37,4% ; Allemands 3,3% ; Juifs, 4%), dans le Marmaros 277.617 (36,2% ; 27,4% Magyars ; 20,8% Ruthènes ; 12,6% Juifs). En total 3.123.335, représentant presque la moitié de la population entière.

6. Dans un excellent exposé, M. J. Nistor montre quelle est l'origine du mot : Bucovina, appliqué arbitrairement à la Moldavie septentrionale, usurpée par les Autrichiens en 1775. Les nouveaux maîtres pensèrent d'abord à donner à cette province le nom du cercle de Suceava, d'après la ville du même nom ; les Moldaves restés libres l'appelèrent Cordun, «cordon» (sanitaire), à cause du prétexte de peste invoqué par les officiers impériaux pour passer la frontière. Le nom de «bucovine» désigne en 1392 seulement une partie, couverte de forêts de hêtres, de ce territoire. Il se rencontre aussi dans différentes régions de la Moldavie et jusqu'en Galicie. M. Nistor croit même que Făgăraș

en Transylvanie pourrait avoir la même signification. De fait, toute forêt de hêtre était dans l'ancien langage populaire une «bucovine». Ce fut celle, très étendue, de Cosmin qui servit à baptiser la nouvelle province autrichienne.

N. I.

* * *

J. Mavrogordato, *The foundation of the greek kingdom* (dans la «Balkan Review», III, no. 1).

Après des considérations générales concernant les différents facteurs de la révolution grecque de 1821, l'auteur, qui résume des leçons faites au King's College de Londres, donne des renseignements sur le rôle joué par Adamantios Korai (1784—1833) dans la régénération de son peuple. Il rappelle ses années d'apprentissage à Amsterdam, où il avait été envoyé, comme agent de commerce, par son propre père, de 1772 à 1778. En 1782 il faisait des études de médecine à Montpellier, pour s'établir définitivement à Paris en 1788 (on sait les lettres, si originales, qu'il écrivit à un ami de Smyrne pour lui expliquer la Révolution française). Napoléon lui confia une édition de Strabon, vers 1805.

M. Mavrogordato présente pour la première fois les idées politiques du grand érudit, qui était un pacifiste, un «philanthrope» appartenant à l'école «philosophique» du XVIII^e siècle : il rêvait d'un État d'aristocratie morale à la manière de Platon. Envers ses compatriotes révoltés en 1821 il remplit le devoir d'un critique clairvoyant et par conséquent sévère, en leur enjoignant de ne pas abuser de leur victoire et de chercher à mériter l'intérêt puissant que leur témoignait l'Occident entier par suite de la propagande zélée des philhellènes. «Le Turc, qu'ils ont chassé par l'épée, pénétrera de nouveau dans la maison sous les formes insidieuses de l'injustice et de la jalousie. Par l'injustice et par la jalousie les Grecs se réduiront de nouveau en esclavage aussi certainement que s'ils avaient été soumis comme esclaves par le conquérant turc.» Pour échapper à un régime de dégradation, il ne faut pas seulement se débarrasser du Turc de dehors, mais expulser aussi de l'âme de chacun le Turc de dedans, qui peut bien s'y être réfugié. La nouvelle Grèce pourrait avoir ainsi le sort que la Grèce ancienne eut après le triomphe gagné

sur les Perses. L'union et la justice sont les seuls moyens propre pour écarter ce danger menaçant ; ils supposent aussi l'immanquable charité chrétienne.

En ce qui concerne l'Occident, Koraï était convaincu de la victoire définitive du libéralisme, garant de l'ordre. M. Mavrogordato, résumant les griefs de sa nation contre les gouvernements occidentaux de cette époque, l'accuse de s'être étrangement trompé au moins sous le rapport de l'appui que la Grèce pourrait attendre de ce libéralisme plutôt poétique et passablement superficiel. Les gouvernements ne suivent pas autant qu'on se l'imagine les courants de l'opinion publique. Et l'auteur présente, tour à tour, les préoccupations égoïstes au fond des cabinets de Russie et d'Angleterre. Canning ne devoit intervenir qu'au moment où, en 1825, le commerce anglais en était arrivé à souffrir à cause de l'action maritime de la flotte égyptienne ; on fournissait aux Turcs des armes sous le pavillon britannique.

M. Mavrogordato croit avoir prouvé que «c'est la Grèce qui, dans un combat singulier, battit la Turquie et que seulement lorsque Égypte fut appelée au secours par les Turcs, la Grèce ne fut plus capable de combattre toute seule contre ce troisième facteur». A ce moment même (fin de l'année 1825) Canning n'offrait qu'une «neutralité stricte, bien que bienveillante». Lorsque la Russie crut devoir intervenir, mais pas auparavant, l'Angleterre se vit obligée de marcher. Il s'agissait néanmoins d'une seule «disposition de reconnaître à la première occasion l'indépendance des territoires qui se seraient déjà délivrés par eux-mêmes». Et la France participa à cette «orgie de philhellénisme diplomatique». Il aurait été juste à notre avis, d'apprécier à sa valeur cet autre «philhellénisme», militaire, qui ne fut pas seulement une «démonstration» française «sur place» et sans lequel la situation aurait été, sans doute, tout autre. Mais il fallait arriver à ce résultat pour ne pas reconnaître une dette qui peut être incommode et ne pas accepter désormais une protection humiliante pour la Grèce agrandie.

Relevons en finissant le détail que Koraï avait proposé, avant l'idée d'un roi saxon ou saxon de Cobourg, la proclamation comme président hellénique de Lafayette lui-même.

N. Iorga

* * *

Dr. W. Gaigalat, *Litauen, das besetzte Gebiet, sein Volk und dessen geistige Strömungen*, Francfort-sur-Main, 1917.

L'auteur, député à la Chambre prussienne, a rédigé son écrit pour servir la cause allemande (il rattache la race plutôt aux Allemands qu'aux Slaves), mais il a entendu être utile, avant tout, à sa nation. Ses statistiques montrent la proportion infime que représentaient les Allemands dans ce «besetztes Gebiet». Les districts de Souvalki, Kovno et Vilna contiennent, sur un peu plus de 3.000.000 habitants, 52,18 ‰ Lithuaniens, 22,67 ‰ Russes Blancs et Polonais, 15,99 ‰ Juifs, 3,79 ‰ Russes, 5,31 ‰ Allemands.

La partie historique commence par les règnes du Grand Prince Ringaud (1204—1239), de son fils Mindowe (1239—1263), qui fut, un moment, roi par la grâce d'Innocent IV, de Lutuwer et de ses fils Witen (1293—1316) et Gedimin (1316—1341), pour arriver à Keistout, à Jagellon et à Vitold (Witowt, Witaut), qui lui aussi voulut être roi en relation avec l'Occident. Suivent les relations avec la Pologne, qui amenèrent la réunion des deux États. Mais en 1655 Janus Radziwill (mari d'une fille du prince moldave Basile) et son parent Boguslav voulaient réunir leur patrie à la Suède. La petite noblesse tenait à l'union, parce que les rois de Pologne leur avaient offert une situation supérieure. Les paysans seuls gardèrent la langue de leurs ancêtres. On sait qu'une partie de la Lithuanie (district de Souvalki) passa, en 1795, à la Prusse, le reste du pays étant annexé par la Russie.

Le régime de persécution auquel l'Empire soumit les provinces lithuaniennes est exposé minutieusement. Un silence prudent cache ce que les autres Lithuaniens eurent à subir de la part des Prussiens. En Russie il y eut des églises catholiques détruites à la dynamite, et les paysans qui accueillaient leur évêque n'étaient pas admis à acheter des terres (p. 55). En 1869 le ministre de l'Instruction Publique, Délanov, écrivait tout simplement : «Les pauvres n'ont pas besoin de s'instruire» (p. 58). Comme le peuple n'acceptait pas les lettres russes pour écrire le lithuanien, le gouverneur von Kaufmann défendit la publication de livres dans cette langue, sauf les ouvrages d'érudition. Avec les caractères cyrilliens le gouvernement publia vingt-sept livres en vingt ans. On imprima donc les livres lithuaniens à Tilsit, en Prusse.

Pendant les premières dix années après que la prohibition cessa en 1904, on imprima 2.550 livres en cinq millions exemplaires (jusqu'à cette date, en tout, seulement 2.208). «Depuis l'occupation de la Lithuanie par les armées allemandes, les journaux lithuaniens ont cessé de paraître» (p. 66).

Les similitudes entre la langue lithuanienne et celle des Thraces (p. 97, note) sont évidentes, et elles peuvent servir à expliquer maints autres points communs avec les races balaniques, Albans et Roumains en première ligne. A comparer surtout les *doinas* roumaines avec les *daïnos* des Lithuaniens. Les croix plantées le long des routes ont un aspect pareil à celui qu'elles présentent chez les Romains. De même les ornements du costume populaire et les sculptures en bois. Il faudrait établir une comparaison entre les airs de la musique populaire des deux nations. Et le héros lithuanien à cheval, emblème du pays, n'a-t-il rien de commun avec le «héros thrace»? Des noms comme Bulat se rencontrent aussi chez les Roumains.

I.

* * *

G. Vèchapèli, *La Géorgie turque, Lasistan, Trébizonde et contrée de Tchorokh*, Berne 1919.

Depuis Brosset on n'a pas donné une bonne histoire de la Géorgie. Aussi cette brochure (traduction de l'original russe, paru en 1916), destinée surtout à défendre les droits des Géorgiens sur la possession de Trébizonde, peut-elle servir aussi à ceux qui cherchent un bref exposé de l'histoire du pays entier.

Le race géorgienne se divise, d'après les dialectes qu'elle emploie, en trois groupes: cartvélien, souanien et mingrèlo-lase (p. 6); le dialecte cartvélien est devenu langue littéraire. Mais on distingue aussi d'autres groupes: Souaniens, Abkhases, Cartalins (p. 7). Dès le V-e siècle, l'Église géorgienne est érigée en création autocéphale par le roi Vakhtang, fondateur de Tiflis. En 607, la Géorgie, restant orthodoxe, se sépare de l'Arménie hérétique. Les premières influences ont été grecques (par Trébizonde et le Lasistan) ou persanes. Les Byzantins avaient au VI-e siècle un thème de *Chaldia*, ayant plus tard à sa tête des ducs. L'empire de Trébizonde pour être fondé eut besoin en même temps de la dynastie grecque des Comnènes et de l'appui de la reine de Géorgie, leur parente. Des Baghratides arméniens

régnèrent sur un nouvel Etat, celui de Clargétie (capitale: Ardanotch), et Baghrat III soumit en 1014 toutes les tribus. Parmi ses successeurs, David III (cf. le nom de David Comnène) et la reine Tamar († 1213) se distinguèrent comme conquérants.

Bientôt il y eut cependant trois royaumes géorgiens: en Cartalinie, Cakhétie et Imérétié, plus cinq principautés (Gourie, Mingrélie, Abkhasie, Souanie et Samstkhé avec le Lasistan). Tous ces États tombèrent sous l'influence de l'Empire ottoman. En 1625 l'atabegh lase Béka devient le Pacha Sapar, et la contrée passa à la nouvelle religion de son maître.

Bien tard Héraclius II voulut, au XVIII-e siècle, réunir la Cartalanie et la Cakhétie avec l'Imérétié du roi Salomon, la Mingrélie et la Gourie: l'acte d'union reconnaît l'unité de la nation, de la langue, de la religion. Le Daghestan, le district d'Érivan paraissaient disposer à adhérer; le Lasistan (il aurait fallu parler du rôle des marchands lases en Moldavie, dont ils achetaient les récoltes) était compris dans le programme d'Héraclius Mais la Russie intervint. Déjà Pierre-le-Grand s'était assuré du concours de Vakhtang VI (le prince valaque Brâncoveanu lui fournissait des imprimeurs) contre la Perse. En 1783, Héraclius, Salomon, Grégoire de Mingrélie et Vakhtang de Gourie acceptaient la protection fatale de Catherine II. L'Impératrice promettait aux Géorgiens l'unité nationale. Son successeur annexait en 1801 leurs territoires. I.

* * *

Jacques de Morgan, *Histoire du peuple arménien* (préface de Gustave Schlumberger), Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1919.

M. de Morgan était connu surtout par des études concernant l'Égypte et la Perse. L'ouvrage, très étendu, qu'il consacre à l'Arménie, où il avait commencé des fouilles en 1887-8, et dont il avait étudié déjà les origines, se renseigne aux sources, au moins en ce qui concerne les principales chroniques, jusqu'à celle de Jean Dardel, sur le royaume de la Petite Arménie, au XIV-e siècle. Les collections de documents, comme l'*Armeno-Veneto* du père Alishan, publié à Venise, n'ont pas été mises à contribution. L'histoire de la civilisation et des institutions est à peine touchée.

Ce qui donne à ce livre une haute valeur, en dehors de la belle description du pays, qui ouvre le volume, ce sont les presque

trois cents illustrations, du meilleur choix, dessinées par l'auteur lui-même et qui présentent une image assez complète de la civilisation arménienne, d'un caractère d'originalité que lui donne le mélange d'éléments byzantins et persans; la plupart des monnaies sont cependant byzantines.

Sur la diaspora arménienne voy. notre étude sur les Arméniens, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II.

Dés tables chronologiques terminent l'ouvrage.

I.

* * *

Ion G. Pelivan, *La Bessarabie sous le régime russe; L'union de la Bessarabie à la mère-patrie, la Roumanie; Le mouvement et l'accroissement de la population en Bessarabie de 1812 à 1918*, Paris 1919.

Ces trois brochures offrent un grand intérêt aussi bien par le nombre des données authentiques qu'elles présentent, que par l'indication des sources russes concernant cette Bessarabie, annexée par l'Empire des Tzars en 1812 et reprise en partie par les Roumains, d'après les prescriptions du traité de Paris, pour que ces trois districts soient de nouveau arrachés par la Russie en 1878.

On voit (I, p. 19) que dès 1839 les Roumains demandaient l'introduction de leur langue dans les écoles (la demande fut répétée en 1841); on voulait faire venir des livres de Moldavie et de Valachie. En 1824 dans le district de Bălți deux prêtres seuls savaient le russe. Des instituteurs libres circulaient dans le pays (p. 20). En 1867 encore le roumain avait sa place à l'église et dans les écoles (p. 21). Des prêtres pouvaient lire au lieu de l'Évangile les vers de Tarass Chevtschenko sans que les fidèles s'en aperçussent (pp. 29-30).

Une liste des écrivains que les Roumains de Bessarabie donnèrent à la Russie, p. 37 note: parmi eux aussi l'historien Vénéline (Guță); Janus, général de Pierre-le-Grand, aurait été aussi Roumain (p. 39).

La seconde partie fournit des renseignements exacts sur la formation et la lutte du „parti national“ en Bessarabie.

La troisième fixe à 1.890.000 le nombre des Roumains de Bessarabie.

N. I.

* * *

M. D. Skopiansky, *Les Bulgares d'après l'opinion publique de la Suisse romande*, Lausanne 1919.

Celui qui a mis ensemble ce recueil, qui devait être un plaidoyer, appartient à la presse bulgare. En rassemblant des matériaux à la rédaction desquels il a peut-être collaboré, au moins comme informateur, il n'a ajouté, sans doute, aucun argument en faveur de la cause bulgare. La presque totalité de ces articles, de complaisance ou de hasard, ne témoigne d'aucune compétence et manque donc de toute autorité.

Il y a cependant des curiosités intéressantes : M. Albert Bonnard trouve au Tzar Ferdinand, en 1912, tout l'air de Henri IV et augure à ce chef d'une nation qui est, dans les Balcons, «de beaucoup la plus forte», d'être „le généralissime des peuples chrétiens“, un nouveau Victor Emmanuel II, qu'il regrette de ne pas voir flanqué de l'indispensable Cavour. Les récits des malheureux prisonniers roumains en Bulgarie infirment éloquemment le certificat d'humanité délivré, il y a sept ans, par cinq médecins français à leurs collègues bulgares et à la nation entière.

Et comme il est impartial, ce „dr. P. F.“ qui n'a trouvé à Monastir que „quelques douzaines de familles koutzovaques“ Serait-ce pour cette infime minorité que subsistent ces „écoles valaques“ dont il est parlé quelques lignes plus bas ? Et voici, aussitôt, M. Léon Lamouche, qui s'y connaît, pour donner l'explication que „en réalité, les Grecs de Monastir, de Krouchévo et des environs sont, pour la plupart, des Valaques“.

I.

* * *

Cesare Fantoli, *Romania, Russia e Italia*, Milan, 1918.

Cet ouvrage, assez étendu, est, en effet, ce que l'auteur annonce dans le titre même, un recueil d'„observations et d'expériences“.

La situation de M. Fantoli, ingénieur établi en Roumanie, depuis 1894, lui a permis de recueillir des „documents, plutôt des anecdotes d'un certain intérêt concernant le pays et surtout la grande guerre. Introduit par ses relations d'affaires dans l'intimité de personnages et de familles d'une grande influence, il y a entendu des propos dont l'historien devra tenir compte dans ses jugements (voy. surtout pages 40, 41-42, 49-51, 53, 58-63, 74, 93-95, 101, 129 et suiv., 167, 178, 188, 190, 211, 214-215, 229, 332, 334-335, 446 et suiv.). Il se pourrait bien

que certains renseignements, dont l'authenticité ne peut pas être mise en doute, fussent assez désagréables pour ceux qu'ils concernent. M. Fantoli a rendu cependant un service par ses révélations, quelle que fût sur ce point l'opinion, par exemple, de l'archevêque Raymond Netzhammer, qui est présenté comme un simple agent, sans scrupules, du germanisme en Orient. On l'y maintient à Bucarest. I.

* * *

J. Ursu, *Pourquoi la Roumanie a fait la guerre*, Paris, Payot 1918.

Ce travail s'appuie sur une large information, qui servira au lecteur. Professeur d'histoire universelle à l'Université de Jassy, M. Ursu montre une orientation très sérieuse dans le domaine de la politique contemporaine, dont il poursuit les fils dans les plus récentes publications. Les citations sont même, à notre avis, trop abondantes.

L'arrangement, très méthodique, ne permet pas cependant d'embrasser suffisamment le sujet, conçu plutôt trop vaste.

Les statistiques sont assez nombreuses, et peuvent être exactes.

Comme dans les autres travaux français de M. Ursu, le style laisse à désirer. La mention des opinions antérieures de l'auteur concernant la direction politique nécessaire de l'État roumain (p. 243 et suiv.) ressemble un peu trop à un certificat de services I.

* * *

Eugène Pittard, *La Roumanie : Valachie, Moldavie, Dobroudja*, Paris, 1917.

Un livre de bonne description, souvent sous forme de voyages, écrit avec amour par quelqu'un qui a visité, en ethnographe et anthropologue, plusieurs fois le pays, et admirablement illustré.

L'auteur fait des théories concernant la race des Daces et des Gètes. En réduisant beaucoup l'apport romain, il ignore notre théorie d'une immigration, non officielle, d'agriculteurs et de pâtres italiens, bien avant Trajan.

Le nom de Dobrogea vient sans doute de son ancien prince, Dobrotitsch; il n'y a que les dilettanti qui puissent en douter (pp. 211-212).

La constatation que le type bulgare n'existe pas anthropolo-

giquement, la race s'étant formée „avec les éléments humains de toute la Péninsule“ (p. 299), n'est pas sans intérêt.

Pour la Dobrogea cet ouvrage est une source de premier ordre. N. I.

* * *

Ing. Alfredo Nicolau, *Romania*, Miřan 1919.

Bon travail d'information sur la Roumanie, dû à un jeune ingénieur roumain, depuis longtemps établi à Milan. Quelques exagérations: lisez à la page 47, à l'occasion des révoltes paysannes de 1907, pour le nombre des morts, quelques „milliers“, et non des „centaines de mille“. Quelques erreurs: lire à la p. 36, dans la liste des districts bessarabiens, redevenus roumains en 1856: Cahul, et non Chiřinău. Il y aurait aussi à revoir les données historiques. Ubcini était Français, et non Italien (p. 97).

* * *

Ioan D. Condurachi, *Expunere resumată a teoriei mořtenitorilor în vechiul drept românesc*, 1, Bucarest 1919.

Cet exposé sommaire précise un des points sur lesquels l'ancien droit coutumier roumain se distingue nettement des principes juridiques connus. Il s'occupe spécialement des héritages. On voit, par exemple, que le droit coutumier ne faisait aucune distinction entre les fils et les filles. Les enfants naturels étaient admis à l'héritage. Les époux s'entre-hérिताient, et le mari prenait la part de l'héritage de sa femme morte, à côté des enfants. On concluait des «fraternisations» entre personnes sans aucun lien de parenté pour hériter réciproquement. Les biens restés sans héritiers étaient retenus par le prince.

Ce droit coutumier est, malgré le scepticisme de l'auteur, qui ne se rend pas suffisamment compte des origines ethniques du peuple roumain, certainement thrace.

N. I.

* * *

Lybyer (Albert H.), *The travels of Evliya Effendi* (tirage à part du «Journal of the american oriental society»), 1917.

Étude approfondie de la vie du grand voyageur turc et de la valeur de son œuvre. Les erreurs d'informations historiques sont signalées. *

* * *

Lybyer (Albert H.), *The influence of the rise of the ottoman Turks upon the routes of oriental trade* (extrait du rapport annuel de «*American Historical Association*», année 1914, vol. I), Washington 1916.

L'auteur prouve que les Turcs n'ont nul part fermé les routes de commerce ; au contraire, le lendemain de leur conquête, ils cherchaient, en renouvelant les traités de commerce, à attirer les marchands. Il est donc faux que la conquête turque eût provoqué les découvertes maritimes. *

* * *

Lybyer (Albert H.), *Constantinople as capital of the ottoman Empire* (extrait du même recueil), Washington 1919.

Comme tous les travaux de cet auteur, l'étude est basée sur la plus large information contemporaine. L'exposition tend à montrer que Constantinople, en ruines le lendemain de l'assaut, fut créée à nouveau par les maîtres musulmans, qui n'étaient guère dénués du sens de l'ordre. *

* * *

Tache Papahagi, *Les Roumains d'Albanie*, Bucarest 1920.

L'auteur, originaire du Pinde, est entré dans la Péninsule des Balkans, venant d'Italie, par Valona. Il a visité les villages et *katouns* roumains de Bëstrova, Bunavia, Scrofotina, Rabița, Rîșitia, Armeni, Selenița, etc. Des notes sur les habitants roumains de Liaskoviki et de Koițsa, de Pișodëri, de Florina, Vodëna et Salonique.

CHRONIQUE

Mrs. Will Gordon publie à Londres, en 1918, deux livres : «*A woman in the Balkans*», dans lequel elle consacre un chapitre à la Roumanie, et «*Roumania yesterday and to-day*», où, en beaucoup de pages, écrites avec facilité, pour être lues de même, elle se révèle, non seulement comme une admiratrice passionnée de la reine Marie, mais aussi comme une sincère amie de la Roumanie.

Le livre est précédé d'une préface de la reine, écrite à Jassy en 1917, au temps où le cercle fatal se reserrait jour-

nellement autour de la petite Roumanie, prise entre les hordes allemandes et la révolution russe.

Mrs. Will Gordon prend la Roumanie au temps de sa prospérité, jette un coup d'œil, à peu près exact, d'ailleurs, sur son histoire, ses origines et son développement, — faisant une très estimable œuvre de vulgarisation. Elle le fait avec tendresse pour le peuple roumain et un intérêt compréhensif pour le pittoresque du pays. Elle poursuit avec l'histoire de la guerre jusqu'en 1917 et termine par des paroles de réconfort et d'espérance dont on avait assurément besoin.

Quelques photographies, jolies et bien prises, quelques détails anecdotiques ajoutent agréablement à l'intérêt du livre, — et ces détails, quand même ils cessent d'être tout à fait exacts, ne péchent que par l'excès de zèle, qui pousse l'auteur à faire coïncider des circonstances dramatiques, qui parfois ne furent pas simultanées.

Dans le chapitre "A woman in the Balkans", écrit antérieurement, Mrs. Gordon relate une visite en Roumanie, faite en touriste un peu pressée, mais bienveillante, favorablement impressionnée par la famille royale toute entière et surtout par la reine Elisabeth, qui vivait encore à cette époque, par le charme du pays et son hospitalité. Des hommes politiques roumains, c'est M. Take Ionescu qui a les honneurs de la situation. Le reste du livre est consacré à l'Albanie, à la Bulgarie, à la Serbie, dont la guerre n'avait pas encore détruit la richesse et dont la capitale, calme et provinciale, étageait encore paisiblement ses maisons blanches entre la Save et le Danube.

Le public curieux pourra trouver dans cet ouvrage une façon, nullement laborieuse, de s'instruire.

S. L.

* * *

A l'Académie des Inscriptions (Paris): «M. Gustave Schlumberger présente un sceau de plomb qui lui a été envoyé d'Alep et qui porte le nom du prince hongrois Coloman, duc byzantin en Cilicie au douzième siècle, sous le règne de l'empereur Manuel Comnène, et il raconte l'odyssée extraordinaire de ce prince de famille royale de Hongrie, entré au service de l'Empire byzantin après maintes aventures, sa battant aux côtés des princes croisés et du roi chrétien de Pe-

tite-Arménie contre les forces du redoutable Nour-Eddin, atabek de Syrie, et finalement tombé aux mains de ses ennemis.

M. Schlumberger remarque combien il est intéressant de retrouver dans la lointaine Alep de Syrie ce sceau d'un descendant des antiques rois de Hongrie, fils d'Arpad, devenu de par les vicissitudes de la politique orientale du douzième siècle un fidèle fonctionnaire provincial des empereurs de Byzance de la famille des Comnènes.» (Du «Figaro».)

* * *

Ceux qui veulent se rendre compte de l'état d'esprit dont partit la révolte de pâtres qui amena en 1198 la fondation de l'„Empire“ vlaque affublé de la couronne des Tzars bulgares peuvent lire dans le dernier recueil de récits du Macédonien Nuși Tului, *File rupte din viața Aromânilor*, I, Chișinău, Imprimerie de l'État, le récit des phénomènes religieux qui dans les mêmes vallées accompagnèrent la guerre de Crimée, avec les espérances qu'elle faisait surgir pour les chrétiens opprimés. De vieilles femmes voient en rêve la Vierge, „qui les exhorte à recommander aux combattants la mort pour la foi“, des icônes pleurent, les cloches d'elles-mêmes à minuit sonnent, mises en branle par les anges; les saints peints sur la muraille montent sur des chevaux de guerre à la veille de leur fête, des étoiles miraculeuses paraissent, etc. (pp. 80—81). Après sept cents ans les mêmes phénomènes se répétaient dans l'immobile Balcan.

* * *

M. Étienne M. Ciobanu, directeur de l'enseignement en Bessarabie, donne, dans une brochure extraite du «Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine», dont la publication vient d'être reprise, des notes historiques qui prouvent qu'après l'annexion de la Bessarabie par les Russes, en 1812, la conscience roumaine persista, qu'elle se manifestait aussi dans les actes des paysans, disposés à regretter le passé. Des écoles de langue «moldave» étaient demandées par la population, prête à faire des sacrifices pour les avoir.

La série des écrivains roumains ne fut pas interrompue jusqu'aux derniers temps. En dehors des noms connus (un Stamat, un Sîrbu, un Thaddée Hasdeu), l'auteur cite d'autres qui étaient ignorés. Parmi les poètes on trouve aussi l'historien Nakko, auteur de traductions (du russe) et d'essais originaux.

Une grande partie des matériaux est tirée de manuscrits et des pièces inédites conservées dans les Archives de Chișinău, qui continuent à fournir des renseignements de la plus haute importance sur l'histoire de la province, qui est restée, malgré les colonisations et l'afflux des fonctionnaires, si essentiellement roumaine.

N. I.